

Rob Robinson

62 grands maîtres des échecs... et leur style

De Philidor à Liren Ding

© Rob Robinson novembre 2023
Imprimé chez Bookelis

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Avant-propos

Ce livre est une histoire des échecs modernes - du dix-huitième siècle à nos jours - vue à travers le parcours de 62 grands joueurs. Quelques unes de ces personnalités sont connues de tous ou presque : Capablanca, Bobby Fischer, Garry Kasparov, Anatoli Karpov, Judit Polgar, Magnus Carlsen sont des noms qui sonnent familièrement à nos oreilles...

D'autres sont généralement ignorés du grand public mais sont très populaires parmi les joueurs d'échecs encore d'aujourd'hui. Siegbert Tarrasch, Wilhelm Steinitz, Akiba Rubinstein, Aaron Nimzowitsch, Richard Réti et d'autres, restent des références connues. Les principes qu'ils ont formulés sont toujours enseignés ; des ouvertures populaires portent souvent leur nom...

Parmi ses 62 personnalités figurent aussi bon nombre de grands maîtres du passé oubliés même de la plupart des joueurs d'échecs. Qui saurait dire quelque chose de précis au sujet de Louis Paulsen, d'Harry Nelson Pillsbury, de Véra Menchik, de Rudolf Spielmann ou de Youri Averbakh ? Pourtant Louis Paulsen a été pendant plusieurs années l'un des meilleurs joueurs du monde et un contributeur majeur à la connaissance des échecs ; Pillsbury a rayonné de l'éclat d'une brillante étoile filante ; Véra Menchik a régné sur les échecs féminin durant trente ans et Averbakh a laissé un héritage théorique remarquable, notamment une somme monumentale sur les configurations de fin de parties. J'ai eu encore plus de plaisir à faire ressurgir du passé ces joueurs méconnus qu'à évoquer les coups d'éclat de ceux que la postérité a retenus.

Mais qu'ils soient connus ou moins connus, la plupart ont eu des vies compliquées, perturbées par toutes sortes d'événements : révolutions et guerres, conflits ethniques ou religieux, pressions politiques, soucis de santé ou drames personnels... Si le jeu d'échecs est une forme de combat, la vie des joueurs d'échecs lui ressemble. Elle a souvent été romanesque, voire épique. Pourtant, on a peu écrit sur eux. S'il y a beaucoup de livres ayant trait aux échecs, c'est surtout de techniques qu'il est question. Ce livre a une ambition plus générale. L'apport théorique des joueurs est abordé mais ne vous

attendez pas à trouver ici des études de parties ou les secrets des grands maîtres. En revanche, le style de chaque joueur fait l'objet d'une attention particulière. Ce sujet s'est imposé naturellement puisque à chacune de ces personnalités est associée sa simulation informatique pour le moteur d'échecs Rodent IV. Étant l'auteur des deux tiers de ces simulations, j'ai dû étudier de très près le jeu de chaque joueur. Affronter une simulation d'un grand joueur est une façon intéressante et originale d'approfondir la connaissance que l'on a de lui. C'est pourquoi l'ensemble de ces simulations est accessible à toute personne ayant acheté ce livre (voir l'annexe "Simulations de grands maîtres : que faut-il en penser ?").

Rob Robinson

P.S. : voir à la fin du livre comment accéder à la page des ressources associées. Essentiellement, il s'agit principalement :

- Du livre "62 grands maîtres... et leur style" aux formats Pdf et ePub
- Du livre associé "62 simulations de grands maîtres pour Rodent IV", au format Pdf et ePub. Vous trouverez ici les programmes commentés des simulations pour Rodent IV des 62 grands maîtres évoqués dans le livre précédent.
- De l'accès au téléchargement des 62 moteurs "GM" de Rodent IV (plus 4 variantes de certaines personnalités).

Remerciements

Je remercie particulièrement Clo, ma compagne, et Gérard Gauny pour leur relecture attentive de mon "manuscrit". Leurs yeux de lynx ont permis de faire disparaître beaucoup de fautes d'orthographe et de coquilles.

L'ère pré-romantique (avant 1840)

Le jeu d'échecs est une évolution occidentale du shatranj, jeu perse dont on trouve les premières traces d'existence au sixième siècle. Le shatranj, dont les règles sont très proches de celles des échecs modernes, est arrivé en Europe au moyen-âge avec les conquérants arabes. Le jeu a connu alors diverses évolutions pour arriver, à la renaissance, à la forme que nous connaissons aujourd'hui. Il est pratiqué essentiellement en Italie, en Espagne et au Portugal et dans les milieux les plus éduqués de ces pays. Ce n'est pas un jeu populaire.

Du quinzième au dix-septième siècle, peu d'informations nous parviennent concernant les échecs et ceux qui le pratiquent. Notamment, très peu de parties sont connues. Il est vrai que les livres sont rares et chers, que les échecs ne sont rien d'autre qu'une activité de loisir et que le système de notation descriptif d'une partie, lourd et difficile à lire, n'a pas facilité les choses. Le document écrit le plus ancien est approximativement daté de 1474. Il s'agit du "manuscrit de Gottingen", rédigé en latin, embryon de traité qui conseille notamment une douzaine d'ouvertures et expose une trentaine de problèmes à résoudre.

Le second document est daté, avec certitude cette fois, de 1794. Il a été rédigé par l'espagnol Luis Ramirez de Lucena et il s'agit du premier livre imprimé sur les échecs. Il reprend en grande partie le contenu du manuscrit de Gottingen, au point qu'on attribue parfois ce premier document à Lucena.

En 1512 est publié un autre ouvrage théorique, du portugais Pedro Damiano. Au conseil de coups d'ouvertures et problèmes à résoudre s'ajoute une première ébauche de stratégie.

Le troisième document de cette période ancienne est le fameux "*Libro de la invencion liberal y arte del juego del Axedrez*", du prêtre espagnol Ruy Lopez de Segura, publié en 1561. C'est un ouvrage majeur, où sont abordés tous les aspects du jeu. Il expose certaines notions, parmi lesquelles la première véritable théorie des ouvertures - dont beaucoup sont toujours pratiquées aujourd'hui. Citons bien sûr l'indétrônable "Ruy Lopez", dite aussi "espagnole",

et nombre de ses variantes. Le livre ouvre de nombreuses autres portes qui s'avéreront très productives. Il théorise le gambit du roi et ses variantes, fournit les premières ébauches de la défense scandinave, de la défense Philidor et de la défense russe.. L'ouvrage a également apporté quelques éléments rudimentaires concernant la structure de pions.

Ruy Lopez de Segura était vraisemblablement le meilleur joueur de son époque. Malheureusement, très peu de parties peuvent avec certitude lui être attribuées et celles que nous connaissons sont incomplètes ou construites artificiellement dans un but pédagogique. Autre grand joueur et théoricien, l'italien Gioachino Greco, un calabrais venant d'un milieu modeste. Très fort, il est réclamé dans toutes les cours d'Europe mais une fois encore ses parties ne sont pas arrivées jusqu'à nous. Par contre, il a publié en 1625 un recueil de 77 jeux, probablement des compositions, illustrant des combinaisons tactiques à caractère offensif, dont certaines configurations de mat devenues des classiques. Très typique de la plupart des ouvrages de cette période "pré-historique", les conditions d'une bonne défense sont presque totalement ignorées. C'est la raison pour laquelle j'ai préféré la qualifier de "pré-romantique".

Au dix-huitième siècle, les échecs restent l'apanage des milieux aisés et éduqués mais sa pratique s'élargit et il se popularise en "jeu de café". A Londres, les joueurs se rencontrent et s'affrontent au *Simpson's Divan*. En France, c'est au Café de la Régence que cela se passe. Il y règne le meilleur joueur du début du siècle et premier professionnel des échecs, Sir Kermur, Comte de Legal. Lequel prendra Philidor sous son aile - et sera très vite dépassé par son élève. Non seulement Philidor sera le meilleur joueur de son siècle mais il écrira l'ouvrage qui restera comme le plus important de tous durant les deux siècles suivants. Il s'agit de "L'analyse du jeu des Échecs", qui pose notamment les premières pierres du jeu de position. Et ce sera d'ailleurs le premier grand maître dont je parlerai - et le seul de cette période.

Grand maître : Philidor

François-André Danican Philidor

Philidor le grand

François-André Danican Philidor, dit "Philidor le grand", est né en 1726 à Dreux. Il est mort en 1795 à Londres. Ce grand musicien français, initiateur de l'opéra comique, est plus connu aujourd'hui pour avoir été l'un des premiers théoriciens des échecs et le meilleur joueur du dix-huitième siècle.



Créateur de l'opéra comique

Philidor est le dernier rejeton d'une dynastie de musiciens célèbres. Son aïeul le hautboïste Michel Danican était admiré de Louis XIII, qui retrouvait en lui le style du musicien italien Filidori. Philidor devint ainsi le surnom accolé à tous les membres de la famille, un second patronyme, même. François-André est lui aussi un musicien très doué. Sa carrière semble toute tracée mais le très jeune Philidor, qui est attiré par certaines des idées des penseurs des lumières, s'attire des ennuis pour des propos concernant la liberté d'expression. Il passe deux semaines en prison. Rien de bien dramatique, mais il juge nécessaire de s'éloigner provisoirement. Il

part pour la Hollande, avec des musiciens, puis s'installe à Londres en 1745. Philidor est apprécié par les anglais et les neuf ans qu'il passe dans le pays sont très profitables. Partisan d'une monarchie constitutionnelle, il a ses entrées à la cour d'Angleterre et fréquente nombre de grandes personnalités anglaises. Haendel, le plus grand musicien britannique de l'époque, aime ses œuvres musicales, teintées d'italianisme. Sa réputation de grand joueur d'échecs lui ouvre également de nombreuses portes. Mais la France lui manque et, pressé par son ami Diderot, il y retourne en 1754.

Sur le plan musical, ce n'est pas un succès. Philidor se voyait en Haendel français mais le public boude ses œuvres sacrées et sa carrière piétine. Jean-Philippe Rameau lui conseille de se tourner vers des formes plus populaires. C'est ce qu'il fait à regret, puis avec plus d'enthousiasme car ses créations dramatiques, d'une forme totalement nouvelle - l'opéra comique - rencontrent un énorme succès. Le roi Louis XV lui octroie une pension. Tout va à peu près bien... jusqu'à la révolution de 1789. C'est une perturbation pour lui bien que ses idées républicaines, affichées depuis longtemps, le mettent à l'abri des plus gros soucis. Mais Philidor a gardé des liens forts avec l'Angleterre, où il se rend au moins une fois par an pour une durée d'un mois, financé par des sociétés d'échecs trop contentes de pouvoir le compter parmi-eux. Ce lien est mal vu par les nouveaux dirigeants français. Lors de son séjour de 1792, la Convention vote un décret le concernant. Il risque sa tête s'il retourne en France. Malgré de nombreuses démarches auprès des autorités françaises, il n'obtient pas le droit au retour qu'il espérait. Il meurt à Londres à 69 ans.

L'un des premiers professionnels des échecs

Au 18^{ème} siècle, les échecs ne sont considérés que comme un passe-temps. On ne connaît aucune forme organisée de compétition, mais le jeu est beaucoup pratiqué à la cour et dans les milieux les plus éduqués. Initié très jeune, Philidor fréquente le plus haut lieu des échecs en France, le fameux café de la Régence. Il y rencontre le meilleur joueur français de l'époque, Sire Antoine Kermur de Legall, qui devient son professeur. Quelques années plus tard, l'élève

dépasse facilement le maître.

En 1747, alors qu'il se trouve à Londres, Philidor affronte le syrien Philippe Stamma, considéré comme le meilleur joueur du monde, dans un match de dix parties. Il en gagne huit, Stamma deux seulement. Sa légende est née. Les joueurs anglais se l'arrachent. Il devient membre du *St. James Chess Club*, l'institution des échecs la plus prestigieuse et la plus sélective d'Angleterre. Parallèlement à ses activités de musicien, Philidor devient, après Legall, le second professionnel des échecs de l'histoire : parties à enjeu, matchs divers et exhibitions - où il donne d'étonnantes démonstrations de jeu à l'aveugle - lui procurent de substantiels revenus.

Grand théoricien

Philidor a été le plus grand joueur d'échecs de son temps mais aussi son plus grand théoricien. Dans "L'analyse du jeu des Échecs", publié en 1749, il jette les bases du jeu positionnel. Sa maxime "Les pions sont l'âme des échecs" est restée célèbre mais l'ouvrage dans son ensemble est une immense contribution qui a été lu par des générations de joueurs, dans les deux siècles suivants. Il contient la première théorie des ouvertures de l'histoire et aussi les premières études vraiment étayées sur les finales. Ses ouvertures ne sont plus considérées aujourd'hui comme performantes, leurs variantes ayant été réfutées. Par contre, les conclusions de ses réflexions sur les finales n'ont pas été remises en cause, non plus que les principes d'une bonne stratégie positionnelle exposés dans ce traité.

Style positionnel

C'est de "L'analyse du jeu des Échecs", parties fictives comprises, que l'on déduit le style de Philidor car les jeux que l'on connaît de lui sont très rares. On peut en déduire qu'il est la première incarnation du joueur positionnel. À l'opposé du style romantique qui sera la marque du siècle suivant, il annonçait avec beaucoup d'avance Steinitz et le vingtième siècle. N'ayant aucun goût pour les attaques brutales, on ne le voyait jamais partir précocement à la

chasse au roi adverse. C'était un attaquant à la Karpov, manœuvrant lentement, cherchant principalement à obtenir le gain d'un pion ou deux, tout en préservant une forte structure de pions. Philidor accordait beaucoup d'importance aux pions, évitant autant que possible de les laisser isolés, arriérés ou doublés, cherchant à les garder en vie, en formation compacte. Il avait une prédilection particulière pour les phalanges de pions installées en position centrale et tentait d'obtenir des pions passés dans l'espoir qu'une promotion en dame déciderait de l'issue de la partie. S'il ne parvenait pas à promouvoir un pion, il poursuivait la partie en échangeant plus facilement des pièces. Il arrivait ainsi en finale où il pouvait tirer avantage de sa maîtrise de cette phase du jeu.

Simulation de Philidor

Il n'existe qu'une seule simulation de Philidor, celle que j'ai moi-même développée pour le moteur d'échecs programmable Rodent IV. Étant donné le faible nombre de parties parvenues jusqu'à nous (une cinquantaine), je me suis surtout basé sur les principes qu'il expose dans son traité resté célèbre, "L'analyse du jeu des échecs" et sur certaines parties fictives que l'ouvrage contient. L'intérêt est principalement... historique !



L'ère romantique (1840 - 1873)

La période romantique est fortement liée à la première révolution industrielle. L'esprit reste encore au "jeu de café" - c'est-à-dire au combat, au spectaculaire, au brillant qui faisait la joie des clients des cafés fréquentés par la bourgeoisie éclairée. Ce public voulait de l'épique et les joueurs lui en donnaient : ils avançaient très vite en échangeant rapidement les pièces et partaient sans tarder à la chasse au roi adverse, cherchant de bonnes combinaisons d'attaque sans se préoccuper de questions aussi futiles que la nécessité d'une bonne défense ou de la conservation d'une position structurée et solide. Ce qui change c'est que le développement considérable des moyens de transport permet aux joueurs de sortir plus facilement des cafés pour rencontrer leurs adversaires - y compris étrangers. Et que le développement tout aussi considérable de la presse papier donne à leurs confrontations la visibilité qui leur manquait.

Les premiers héros de cette époque romantique ont pour nom : Alexander McDonnell et Louis-Charles Mahé de La Bourdonnais, vedettes des années 1830. Suivront, dans les années 1840, Howard Staunton et Daniel Harrwitz. Puis, Henri Bird, Adolf Anderssen, Paul Morphy et Louis Paulsen dans les années 1850.

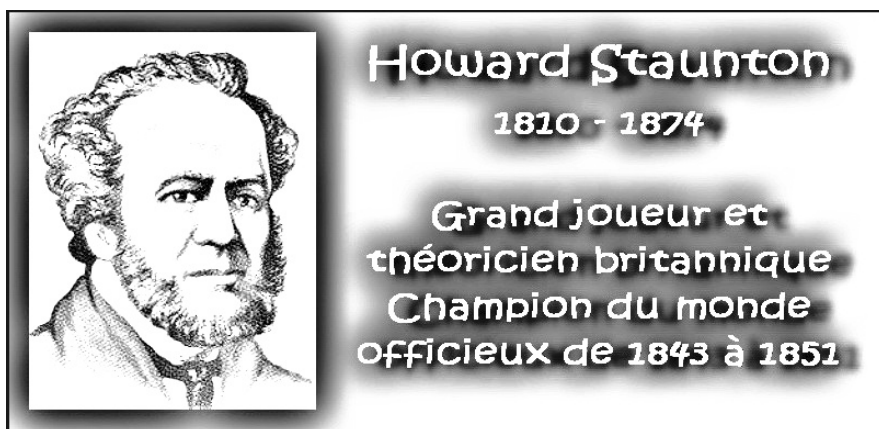
La date de la fin de la période est un peu discutée, mais on pourrait la situer en 1873, lorsque Wilhelm Steinitz gagna le prestigieux tournoi de Vienne en privilégiant la position et le jeu fermé. Celui qui devint facilement le premier champion du monde officiel venait d'inaugurer l'ère des échecs classiques, ou "scientifiques", reposant sur les premières véritables formulations théoriques depuis Philidor. Comme toujours, quelques joueurs se sont attardés dans le style ancien, réussissant à se maintenir un certain temps. C'est le cas des anglais Bird et Blackburne, du français Janowski, de l'américain Marshall, de l'allemand Anderssen, de l'anglo-polonais Zukertort... Mais ils ne pouvaient plus prétendre aux premiers rôles.

Grands maîtres : Staunton, Anderssen, Bird, Morphy, Paulsen, Zukertort, Blackburne

Howard Staunton

Le centre de gravité des échecs au milieu du dix-neuvième siècle

Ce maître d'échecs anglais, né en 1810 et décédé en 1874, était considéré comme le meilleur joueur du monde entre 1843 et 1851. Mais ce qui reste le plus connu de lui aujourd'hui est certainement le jeu de pièces standard dit "Staunton" et sa fuite supposée devant Paul Morphy. C'est faire peu de cas d'un apport théorique considérable et d'une contribution majeure à la promotion du jeu d'échecs.



On ne sait pas grand-chose de la vie de Staunton avant 1836, date de son arrivée à Londres. Sa date de naissance exacte n'est pas connue avec certitude et on n'est même pas certain que Staunton soit son véritable patronyme. Il aurait fait un coquet héritage dont il ne restait rien lorsqu'il s'est établi à Londres. Il aurait eu une petite carrière d'acteur jouant notamment Lorenzo dans "Le Marchand de Venise", de Shakespeare. Ce qui est sûr c'est qu'il commence à faire parler de lui comme joueur d'échecs en 1836. Il a vingt-six ans et ne joue aux échecs que depuis cinq ans, se définissant lui-même un *rook player*, le joueur débutant ou le modeste amateur à qui on

concède un avantage d'une tour. Mais il ne lui faudra que quelques années pour se hisser au sommet.

Carrière échiquéenne

Le premier adversaire de taille de Staunton est le joueur gallois William Evans, dit "capitaine Evans", inventeur du gambit Evans, avec qui il joue de nombreuses parties en 1838. En 1841, il rencontre John Cochrane, un écossais au style typiquement romantique, très bon joueur, qui lui permettra de progresser dans la connaissance du jeu. Cochrane, avocat vivant en Inde, jouera des centaines de parties avec Staunton jusqu'à la date de son retour en Inde, en 1843.

Il faut se rappeler qu'à cette époque, les voyages coûtent encore cher et que les compétitions ne sont pas vraiment organisées. On joue contre qui passe à sa porte et il ne s'agit pas toujours de joueurs de premier plan. Lorsque le joueur est moins fort, Staunton a coutume de lui concéder un avantage d'un pion et d'un ou deux coups d'avance. Mais il peut quand même compter sur quelques bons joueurs anglais, tel Georges Walker, un passionné d'échecs, l'un des premiers chroniqueurs du jeu et joueur de très bon niveau lui aussi.

En 1843, sept ans après s'être lancé dans la compétition, c'est le meilleur joueur anglais et il est fin prêt pour affronter l'élite étrangère. Depuis Philidor, les français dominent les échecs et lorsque le plus fort d'entre-eux, Pierre Charles Fournier de Saint-Amant, arrive à Londres en 1843, Staunton ne laisse pas passer l'occasion. Il lui lance un défi qui est accepté. La première rencontre est un match en six parties que Staunton perd mais sans être écrasé : deux parties gagnées, une nulle et trois défaites. La seconde rencontre a lieu quelques mois plus tard à Paris, au café de la Régence, haut lieu des échecs français, devant un très nombreux public. Cette fois il obtient une victoire incontestable : $+11 =4 -6$. Staunton sera alors considéré comme le champion du monde, bien que le titre n'existe encore pas.

En 1844, il se rend à nouveau à Paris pour le match revanche avec Saint-Amant. Au cours de ce voyage, il contracte une pneumonie qui manque de l'emporter. Il s'en sort, mais le match est annulé. Plus

grave, le joueur anglais ne se remettra jamais totalement, son cœur ayant subi des atteintes irrémédiables.

De 1845 à 1851, ses activités de compétiteur se ralentissent. Seuls faits d'armes vraiment remarquables, il bat Bernhard Horwitz et Daniel Harrwitz en 1846. C'est par contre l'époque où Staunton commence à déployer ses activités de chroniqueur et d'organisateur d'événements d'échecs. En 1851 doit avoir lieu à Londres la toute première exposition universelle. Staunton se dit que c'est l'occasion rêvée pour organiser une grande compétition internationale à laquelle participerait l'élite mondiale des échecs. L'événement est un succès considérable. Une quinzaine de joueurs de classe internationale, dont Adolf Anderssen, sont présents. Staunton lui-même participe en tant que compétiteur. Mais il a présumé de ses forces. Épuisé par les tâches d'organisation, il n'est pas au mieux de sa forme en tant que joueur. Anderssen remporte le tournoi et Staunton se fait ravir la seconde place par son élève Elijah William. C'est un camouflet pour lui mais le tournoi de Londres se pérennisera et deviendra pour longtemps la plus prestigieuse des compétitions d'échecs.

Par la suite, les résultats de Staunton déclinent, principalement en raison de sa mauvaise santé. En 1852, il doit renoncer à un nouveau match contre Adolf Anderssen. Il est trop faible pour voyager et la rencontre est reportée *sine die*. Elle n'aura jamais lieu. En 1853 il se rend en Belgique pour affronter von der Lasa, l'un des meilleurs allemands, mais abandonne au milieu du match en raison de palpitations cardiaques. Il paraît clair que le maître anglais n'a plus la forme nécessaire pour une activité de compétiteur de haut niveau...

Chroniqueur, organisateur et théoricien

Dès 1840, Staunton a écrit des articles concernant le jeu d'échecs, d'abord pour le *New Court Gazette* puis pour le magazine *British Miscellany*. En 1841, il crée le *Chess Player's Chronicle*, magazine entièrement dédié aux échecs, qu'il alimente jusqu'à ce que l'hebdomadaire anglais *The Illustrated London News* lui propose d'animer une rubrique d'échecs dans ce prestigieux magazine.

Durant plusieurs années il commente des parties, écrit des billets théoriques, publie chaque semaine un ou deux problèmes... Ses chroniques deviennent la référence mondiale en matière d'échecs et si la notoriété de Staunton en tant que joueur s'atténue, celle de Staunton journaliste et essayiste s'envole. Après le succès du tournoi de Londres, le centre de gravité des échecs mondiaux s'est déplacé en Angleterre et s'y maintiendra jusqu'en 1870. C'est à Staunton plus qu'à tout autre que les anglais le doivent.

Staunton était aussi un puissant théoricien qui a fait avancer considérablement la connaissance du jeu. Il a exprimé ses conceptions dans plusieurs livres importants, dont "*The Chess-Player's Handbook*", somme de plus de 400 pages d'analyse d'ouvertures et de fins de partie, publié en 1847.

Enfin, il a également joué un rôle important dans l'établissement d'une réglementation internationale des échecs. Il s'est rendu en Belgique en 1853 pour soumettre ses idées à von der Lasa, représentant des échecs Allemands. Cela ne produisit pas immédiatement de résultats mais ses conceptions s'imposèrent peu à peu et elles furent en grande partie reprises par la FIDE lorsque celle-ci fut créée en 1929.

L'affaire "Morphy"

En 1858, Staunton reçut du *New Orleans Chess Club* une invitation à venir affronter Paul Morphy aux États-Unis. Staunton déclina poliment en donnant les raisons de son refus par lettre - situation qu'il évoqua aussi en termes identiques dans l'*Illustrated London News* : d'une part, il est retiré de la compétition depuis plusieurs années et n'est pas prêt pour un match de si haut niveau. D'autres part, il a signé avec un éditeur un contrat portant sur la rédaction d'une édition annotée en trois volumes des œuvres de Shakespeare pour laquelle un terme a été négocié. C'est un travail considérable, qui demande beaucoup de recherches. L'ouvrage a d'ailleurs abouti et a été salué comme un travail de grande qualité.

Quelques mois plus tard, Morphy traverse l'Atlantique et s'arrête à Londres, où il espère encore affronter Staunton. Il est assez unanimement admis que le joueur anglais a tout fait pour éviter le

champion américain tout en laissant croire que le problème venait de ce dernier. La situation était en réalité un peu différente. Le tort de Staunton aura été de ne pas s'en tenir aux arguments de sa réponse initiale. Celui de Morphy de ne pas les avoir entendus.

Dès son arrivée, le joueur américain lance un défi à Staunton qui refuse. Morphy insiste et Staunton accepte finalement mais en demandant à Morphy de lui accorder un délai de quelques semaines. Il a besoin de se remettre à niveau et aussi de négocier un arrangement avec son éditeur. Le temps passe et Georges Walker, qui a pris Staunton en grippe, publie un article fielleux dans lequel il lui reproche de chercher des prétextes pour éviter la confrontation. Finalement Morphy et Staunton s'entendent sur une date en novembre 1858. Mais aussitôt après, l'*Illustrated London News* publie un billet signé "*Anti-book*" prétendant que Morphy n'a pas l'argent nécessaire pour participer au match. Le champion américain tente de lever l'ambiguïté et obtient les 500 livres nécessaires du *New Orleans Chess Club*. Il est fort probable que le billet d'Anti-book a été rédigé par Staunton lui-même. Et même si ce n'est pas le cas, il a été publié sous son autorité, ce qui n'était pas des plus courtois.

Peu après, Staunton s'est rendu à Birmingham pour un tournoi à élimination directe qui finit mal pour lui : il est éliminé au deuxième tour par Johann Löwenthal, un fort joueur hongrois. Il comprend alors qu'il n'a pas la capacité de mener les deux tâches de front : relever son niveau de compétiteur et terminer son Shakespeare dans les temps. Shakespeare est plus important. Dès lors, sa promesse devient un fardeau et il cherchera effectivement à s'en défaire.

On connaît la suite : las d'attendre, Morphy a quitté l'Angleterre pour la France où il a battu facilement Daniel Harrwitz puis Adolf Anderssen. Il deviendra pour tous le nouveau champion du monde. La réputation de Staunton a été durablement abîmée, un peu injustement. Mais il a payé aussi une forme d'arrogance et de mépris hautain qui lui avait attiré beaucoup d'inimitiés.

On s'accorde généralement à dire que l'anglais n'aurait pas fait le poids devant Morphy. Mais s'il avait eu à affronter le Staunton de 1843, bien entraîné et en pleine forme physique...

Style : positionnel !

L'apogée de Staunton se situe en pleine époque romantique des échecs. La plupart des joueurs attaquent vite et féroceement, échangent rapidement les pièces, avançant à un rythme élevé, à la recherche de combinaisons pour mater l'adversaire dans des positions généralement très ouvertes... Mais Staunton avait absorbé l'enseignement de Philidor, qu'il connaissait vraisemblablement très bien. Même s'il jouait de manière plus offensive et plus vive que le grand joueur français du 18ème siècle, il y avait dans son approche de l'échiquier une profondeur stratégique inconnue des romantiques de son temps. Ainsi, il n'attaquait pas immédiatement et affectionnait les débuts fermés, veillant à conserver aussi longtemps que possible une structure de pions solide. Très fort théoricien, il est toutefois allé plus loin que Philidor. Annonçant Steinitz, il a jeté les bases du contrôle central, notamment en préparant par l'ouverture la maîtrise du centre de l'échiquier. Il a inventé l'ouverture anglaise, début fermé qui sera beaucoup utilisé en compétition par la suite. Si elle porte ce nom, c'est précisément parce qu'il a été le premier à la jouer contre Saint-Amant, en 1843. Il a aussi travaillé sur la notion de développement des pièces et de conquête d'espace. Tout cela a d'ailleurs profité à Paul Morphy, qui avait étudié les parties du grand maître anglais et en avait tiré des leçons. Staunton a été également le premier à jouer des ouvertures de flanc et à positionner ses fous en fianchetto. Mais cet apport là fut encore moins bien compris. Ignoré, notamment par Morphy et plus tard par Steinitz, il ne deviendra que 80 ans plus tard le b.a.-ba de l'école hypermoderne.

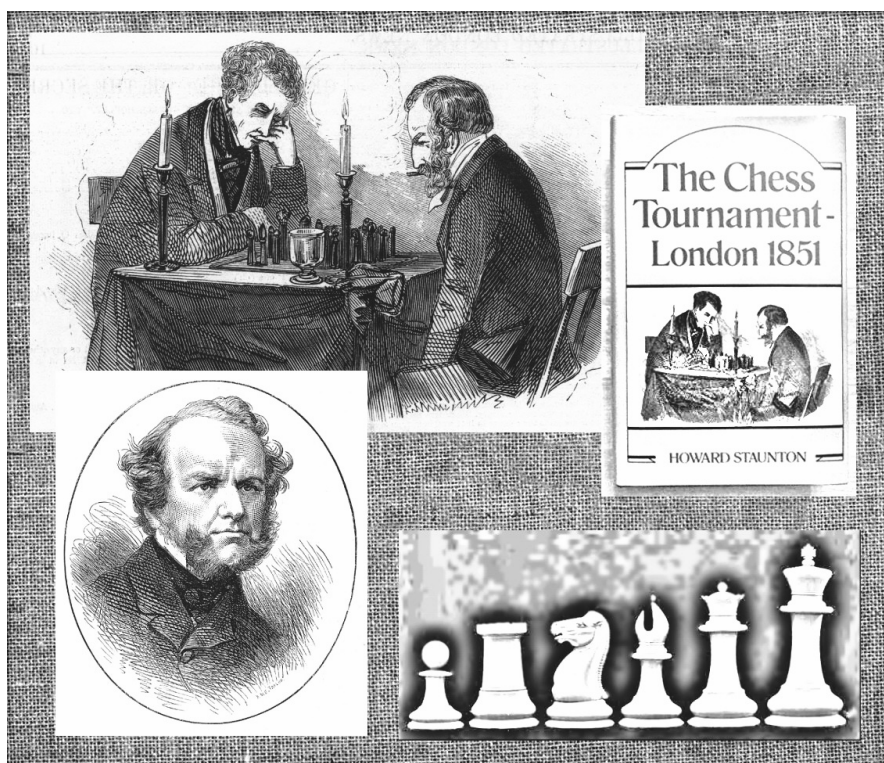
Jeu de pièces "Staunton"

En 1849 le *designer* Nathaniel Cooke élaborait un jeu de pièces qu'il breveta et qui plaisait beaucoup à Staunton. Il passa un accord commercial avec Cooke : chaque boîte de pièces était signée "Staunton" et en échange, il touchait une redevance sur les ventes. Le grand maître anglais ne se priva pas d'en faire la promotion dans l'*Illustrated London News*. L'opération lui fut très profitable car le

jeu de pièces devint un véritable standard, toujours massivement en usage aujourd'hui.

Simulation de Staunton

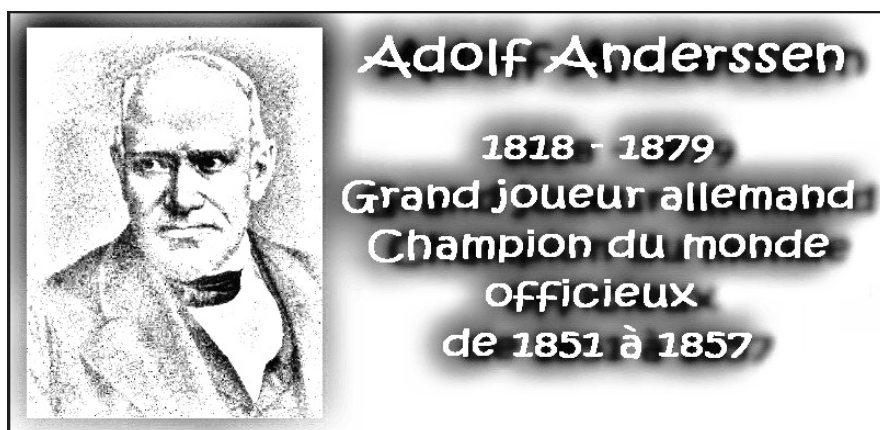
J'ai été assez surpris de réussir à rassembler 750 parties de Staunton. J'ai pu en visionner un grand nombre et créer une série de trois bibliothèques guides pour accompagner une simulation Rodent IV du grand maître anglais - à ce jour la seule disponible.



Adolf Anderssen

La quintessence du style romantique

Adolf Anderssen est né en 1818 à Breslau, royaume de Prusse (aujourd'hui Wrocław, en Pologne). Il est mort à 1879, à 60 ans, dans la même ville, appartenant alors à l'Empire allemand. Bien qu'étant resté un joueur amateur, il a été considéré comme le champion du monde des échecs de 1851 à 1858 – officieux, puisque le titre n'existait pas encore. Il est l'un des plus illustres représentants de l'école romantique.



Carrière échiquéenne

Anderssen a appris à jouer aux échecs à l'âge de neuf ans et a lu dans sa jeunesse tout ce qu'il a pu trouver sur les échecs. Il a publié, à 24 ans, un traité sur les finales qui lui a apporté une certaine notoriété. Mais sa démarche est restée celle d'un amateur. Il a donné la priorité à ses études et ce n'est qu'une fois installé dans la vie (il obtint un poste de professeur de mathématique à Breslau) qu'il recommença à jouer avec intensité. Il avait déjà la trentaine. Son premier grand succès, il l'obtint en 1848 en faisant match nul (5-5)

contre Daniel Harrwitz, l'un des meilleurs joueurs de l'époque. Mais c'est sa victoire au tournoi de Londres de 1851 qui en fait un joueur de premier plan. C'était l'épreuve la plus prestigieuse de l'époque et Anderssen réussit à y défaire le plus gros de l'élite européenne : Kieseritzky, Szén, Wyvill et Staunton, alors considéré comme le meilleur joueur du monde.

A son tour, Anderssen acquiert la réputation de champion du monde officieux. En 1858, l'américain Paul Morphy lui mit cependant une raclée monumentale, au cours d'un tournoi de 10 parties. Il n'en gagna que deux et obtint deux parties nulles. Morphy était bien plus fort. Mais après un tour de piste prodigieux, Morphy disparu du paysage et Anderssen reprit sa place de leader mondial. Il gagna à nouveau le tournoi de Londres en 1862, mais baissa la garde, ne participant à aucun tournoi dans les cinq années suivantes. Lorsqu'il affronta Steinitz en 1866, il n'était pas près. L'autrichien l'emporta par huit victoires contre six et aucune nulle. Les 10 dernières années de sa vie ne seront pas très fécondes sur le plan des échecs. Bien que participant à de nombreuses compétitions, il s'enfonça peu à peu dans les classements. Le temps des échecs romantiques était révolu, laissant la place aux échecs scientifiques et positionnels.

Style : romantique

Adolf Anderssen était un joueur offensif aux brillantes combinaisons tactiques. A l'instar de la plupart des joueurs de son époque, il ne songeait qu'à attaquer et n'accordait que peu d'effort à sa défense et pour conserver une position solide. Deux de ses lumineuses victoires sont devenues des classiques, sous les noms de "L'immortelle" et de la "Toujours jeune" (ou "La toujours verte").

Son style est cependant moins typiquement romantique qu'on ne le croit généralement. Quelques parties très brillantes montrent effectivement un Anderssen très vif, sacrifiant allègrement des pièces pour forcer le mat. Mais dans beaucoup d'autres parties, il est plus prudent et fait preuve d'un jeu assez matérialiste, n'acceptant les échanges qu'avec parcimonie. Si d'aventure il sacrifie une pièce lourde contre une pièce légère ou un pion, cela signifie que son adversaire a beaucoup de soucis à se faire au sujet de l'issue de la

partie.

En matière d'ouverture, Anderssen a principalement utilisé les ouvertures permettant de déployer rapidement un jeu actif et agressif : soit différentes variantes de l'ouverture italienne et de l'ouverture espagnole, ainsi que le gambit du roi et le gambit du roi accepté.

Simulations d'Anderssen

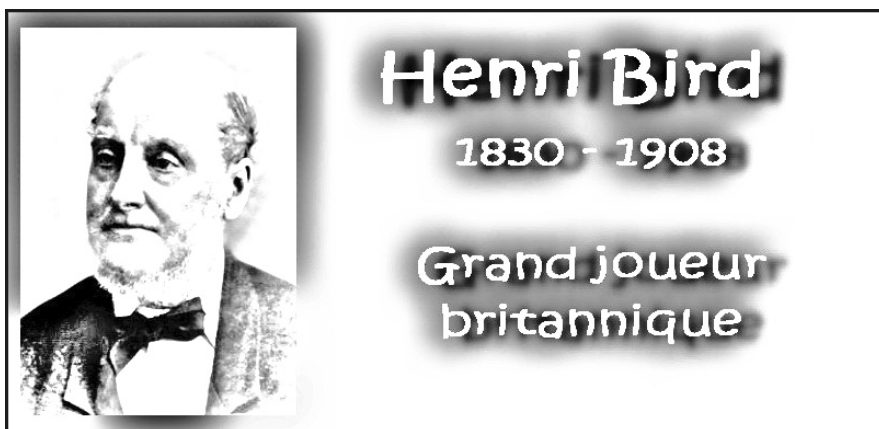
Les dernières éditions de Chessmaster proposent une simulation très correcte d'Anderssen. Pawel Koziol, développeur du moteur d'échecs Rodent, a créé également un profil Anderssen pour Rodent II, qui toutefois n'avait plus été actualisé depuis. J'ai donc développé une nouvelle version, en m'inspirant des paramètres de la version ancienne et de ceux de la simulation que proposait Chessmaster. Cet "Anderssen" est l'un des profils pour Rodent IV que j'ai le plus testé. Il est accompagné de trois bibliothèques guides réalisées à partir de plus de 2400 parties du grand joueur allemand.



Henry Bird

Un romantique anglais

Henry Bird est né à Portsea, dans le Hampshire, en 1830. Il est mort à 77 ans en 1908. Il fut l'un des plus brillants joueurs britanniques de son époque bien que les échecs n'aient été pour lui guère plus qu'un loisir. Il dirigeait un cabinet comptable qui l'absorbait beaucoup et le contraignit très souvent à mettre le jeu entre parenthèses.



Carrière échiquéenne

Bird a appris à jouer aux échecs en regardant des adultes jouer dans un café de Londres, alors qu'il n'avait que 10 ans. A 16 ans il était déjà un très bon joueur, fréquentant le *Simpson's divan* du quartier du Strand, l'un des hauts lieux des échecs londonien, au milieu du dix-neuvième siècle.

En matière de compétition, le premier fait marquant de sa carrière fut sa participation au tournoi international de Londres, en 1851. Il n'avait que 21 ans et n'a pas été classé mais y être invité était déjà en soi une performance. Par la suite, il gagna ce tournoi sous ses

diverses formes, à trois reprises, en 1879, 1889 et 1891. Il remporta également un certain nombre de compétitions à l'étranger, notamment le tournoi de Gouda en Hollande, en 1880. Au tournoi de New York de 1876, Bird reçut le tout premier prix de beauté jamais décerné, pour une partie jouée contre James Mason.

En 1859, il fut l'un des cinq joueurs britanniques choisis pour affronter Paul Morphy, en visite à Londres. Mais le champion américain écrasa le champion britannique. Contre Steinitz, en 1866, il obtient de bien meilleurs résultats mais fut tout de même battu. Bird avait une époque de retard sur Morphy et deux époques de retard sur Steinitz, mais il resta néanmoins jusqu'à sa mort en 1908 l'un des meilleurs joueurs de son pays, continuant à jouer aux échecs "contre n'importe qui, n'importe quand, dans n'importe quelle condition."

Contribution aux échecs

En matière théorique, sa contribution a été modeste. Les livres qu'il a écrit sur les échecs sont loin d'être des œuvres majeures et sont largement oubliés, probablement parce qu'il est resté arc-bouté sur les vieilles recettes romantiques et n'a pas compris la portée des transformations opérées par Steinitz et par nombre de joueurs plus jeunes dans son sillage. Il a même fait partie de ceux qui les ont condamnées, leur reprochant de rendre le jeu ennuyeux et sans beauté. Par sa pratique toutefois, il a beaucoup enrichi la connaissance des ouvertures, laissant à la postérité au moins deux lignes importantes : la fameuse "ouverture Bird": 1. f4 ; et la "défense Bird" : 1.e4 e5 2.Cf3 Cc6 3.Fb5 Cd4.

Le style de Bird

Bird est typiquement un joueur du milieu du dix-neuvième siècle, très offensif, très mobile et préférant les jeux ouverts, concentré sur ses attaques et relativement peu intéressé par la sécurité de son roi ou la solidité de sa position. Il faisait peu de cas de la théorie et ne jouait pas toujours des ouvertures très solides, se fiant plutôt à son

inspiration. La beauté d'une partie comptait autant sinon plus que de la gagner. Bref, un romantique anglais !

En matière d'ouverture, on ne sera pas surpris qu'il ait beaucoup employé diverses variantes de l'ouverture qui porte son nom (Bird, variante Bird néerlandaise, défense Bird avec les noirs...) ainsi que les débuts de partie typiques de l'époque romantique : italienne, espagnole, gambit du roi accepté, avec les noirs...

Simulations de Bird

Les 821 parties de Bird que j'ai pu collecter ont suffi à créer un jeu de trois bibliothèques guides pour une simulation que j'ai réalisé en m'inspirant des paramètres choisis pour la simulation du grand maître anglais proposée par la franchise d'échecs Chessmaster. Son style romantique était facile à reproduire avec Rodent et je me suis même permis de forcer le trait, ce qui fera de ce "Bird" informatique un *sparring partner* des plus amusants.



Paul Morphy

La plus brillante des étoiles filantes

Si l'appartenance de Paul Morphy à "l'école" romantique des échecs est discutable, la vie de celui qui a été presque malgré lui le meilleur joueur d'échecs de son temps sera tout ce qu'il y a de plus romantique.



Paul Morphy est né en 1837 à la Nouvelle Orléans, dans une famille bourgeoise et fortunée. Son père était juge à la Cour suprême de Louisiane et sa mère une pianiste renommée. Il a appris les règles des échecs en regardant faire son père et lorsqu'il a commencé à jouer avec lui, il ne lui fallu que quelques semaines de pratique pour le battre à tous coups.

A l'âge de 10 ans il a affronté le célèbre général Winfield Scott, héros militaire aux brillants faits d'armes et proche conseiller du président Abraham Lincoln. L'événement est bien connu : de passage à la Nouvelle Orléans, le général, qui se targuait d'être un excellent joueur d'échecs, a demandé à affronter un bon joueur local. Il a cru à une farce de mauvais goût quand on lui a présenté le jeune garçon timide en culotte courte. Le général a été déçu mais pas par les faibles forces du joueur. Première partie : Winfield Scott est mis